

Les moutards

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 51

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221455>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES MOUTARDS

P ARMI celles qui vont geignant et maugréant tout le jour et tous les jours, sous prétexte que rien ne va bien dans le monde, certaines personnes prétendent que la jeunesse a bien changé, qu'elle ne ressemble pas à celle de jadis. Comment pourrait-elle lui ressembler, alors que tout ici-bas est en état de perpétuel changement, de constante évolution ? Nous aussi, les aînés, avons changé. Nous changeons encore tous les jours, plus ou moins, et ce n'est pas toujours avantageusement. Vous ne voulez pas, pourtant, que nos jeunes d'aujourd'hui soient pareils aux éphèbes dont les pères avaient construit leurs villages sur nos lacs. Vous ne pensez pas davantage à les comparer aux fils des Grecs et des Romains, pas plus qu'à ceux des nobles seigneurs du moyen âge. Même, à des époques beaucoup moins éloignées de la nôtre que celles évoquées ci-dessus, la jeunesse était bien différente de celle que nous voyons. Et peut-être bien est-ce au fait de les avoir tous les jours sous les yeux que nous jugeons si sévèrement nos jeunes. C'est là travers plus ou moins commun à tous les mortels.

Oui, la jeunesse a changé et l'on ne peut, malheureusement, la complimenter sans réserves de sa naturelle et inévitable évolution. Une chose certaine, c'est que la politesse, la bienséance, l'urbanité, la courtoisie sont, pour nos jeunes, qualités tout à fait accessoires. Ils professent, à leur égard, une regrettable indifférence, un coupable dédain. Pas n'est besoin de cette indifférence et de ce dédain, au contraire, pour être de son temps et ne point risquer de passer pour être « vieux jeu ». La politesse n'a pas de temps ni d'âge ; elle est de tous les temps ; elle est de tous les âges.

Mais trêve sur ce sujet ; il est rebattu. Ce que nous voulons relever, c'est qu'une des rares choses qui n'ont pas changé, pas encore, tout au moins, ce sont les bambins. Ah ! ceux-là, ils restent bien les mêmes, à travers les siècles et les siècles et quels que soient les pays et les peuples. Ils restent les mêmes, en dépit des changements qui, partout, s'opèrent dans les mœurs, dans les habitudes, dans la manière de vivre. Toujours, même innocence, même candeur, même regard éveillé et curieux de tout, même tempérament impressionnable, même affection confiante, même turbulence, mêmes étourderies inconscientes. Ah ! quelle heureuse et puissante influence, chez les aînés, que celle d'un moutard. C'est vers eux que nous allons nous réfugier dans l'incessant désarroi de l'existence, toujours changeante, toujours enfiévrée. Ils sont le phare vers lequel se tournent nos yeux, égarés ; ils sont l'immuable point de repaire dans les fluctuations constantes de la vie. Ils sont toujours semblables à eux-mêmes, les chers petits, jusqu'au jour où, inconsciemment, presque contre leur gré, ils sont lancés dans le tourbillon brutal de la vie.

A genoux devant les moutards !

J. M.

Au tribunal. — Accusé, vous reconnaissez avoir volé au plaignant plusieurs bottes de foin... Qui vous a poussé à commettre ce délit ?
— La faim, monsieur le président.



IENA DAO SONDERBON

L AI a houtant'an stâo teimps que l'ant fé lo Sonderbon, lè vilhio. Mâ l'étant dzouvenon adan et dâi tot crâno, allâ pî ! La guerra lè zèpouairive pas, atant leu que l'ao fenne. Stasse à Tyntyerne était iena dinse, quemet stâosse dâi teimps dâi Romain, qu'on apprennâi à l'écoûla, la mère Gracque, que crâio, et dâi moui d'autre.

Lè piquette l'étant dan vegnâi convoquâ Tyntyerne po lo Sonderbon. L'ein età pardieu bin embêtâ. L'avâi onna vatsse que dèvéssâi lo vî po stâo dzor, onna tchîvra que l'atteindâi lè cabri, onna trouïe assebin. Tota la famille, quie ! Et l'arâi bin volüi ître quie po reçâidre la postérité.

L'étâi dan quie à einmalyî, à tsâossemailî po sè veti po parti, à teni on par de tsausse, et pu on outro par, sein savâi lè quinte faillâi betâ : lè vilhio âo lè nâove ? Vo sède que, adan, on fournessâi sè z'hailon sè-mimo et on n'étâi pas tant dèfecilo.

Vo dio dan que Tyntyerne tyntyernâve. Se sa fenna lâi avâi de à sti momeint :

— Va tè catsî à l'étrâbllio. Derî que t'î mau fotu » l'âi sarâi zu. Mâ la Djudi l'étâi pas 'na fenna dinse. Ie fâ à son homme :

— Tè faut allâ et pu l'è bon ! Bambane pas tant. Et po lè tsausse, mets lè vilhie, que t'ein ausse omète on par de retsandze quand te revindrî de la guerra et que stâosse que te mets sarant crebllâie de balle quemet la crebllio à laci !

L'è cein que l'étâi dâi guierrière !

Marc à Louis.

Lo concert dâi régent pè la Cathédrala.

(Patois d'Aigle.)

Mon vilhio Marc à Louis,

Le m'â décidâ avoué son papâi, et quemint l'a de, suz'alcâ à la Cathédrala po oûre sti bé concert. Mon Dieu, que fasâi bé l'oûre, n'è rein de le dere. Le cogniu que, por ître on régent, faut âvai n'è balla coraille, mâ sti coup i'è cru que tui cliau tsanteu l'avont itâ fère on tor ein Paradis. L'è pas croyable que sâi lou mimo que l'on einteind ein passeint devan l'écoûla : « Astou feni dé babelhi ! — Tin té drâi ! — T'es ti maunet ! — Recordé ton livret doze ! — Te me farâi le verbo désobêir, et dinse et dinse. » (Portant, l'étâi bin tui dî régents et dî régentes). L'âi avâi dî Dzorâtâi et dî Combières, dî dzein de Bex, dè z'Ormonans et dî Cacapeyvres. Lâi avâi dî damés, dî dzouvenés et dî galèzes et d'outres on bocon marquaies. Et dî tsanteu vegnivon dî z'écoûles dé montagnes, cò n'a chotse pioule sù lè tavellons, d'outre arrevavont d'onna balla carraie io l'on pu sè bâgnî devant que dé entrâ à l'écoûla ! Mâ, po Monsu Lang, tot cein n'étâi que dî z'élèves, et faillâi vaire quemint t'è menâvé tot sti mondo. I'è rizu ein mé-memo ein

veyeint mon vilhio maîtré, que mé fasâi tant pouaire à l'écoûla, sè feré régeintâ à son tor.

Mâ, tot parâi, l'étâi rîde biau. Lou z'eincoura que tsanton dévant le Pape, qu'on leu di la Chapelle Sixtine, è Russes qu'ont di pâi de fennés, totes cè beindés d'étrandzi ne sont pas fotu d'ein fère atant. Trâi iadze ié dû mè motsî pò ne pas mé fère vergogno ein pliorant quemein n'a fé-mala ! L'è tot vo deré, pas ? Et bein vo vegne ! ransignolets et ransignolètes.

Tanta Marion.

L'ABBAYE DE L'ARC DE LAUSANNE

A U XV^{me} siècle déjà existaient en notre ville des sociétés pratiquant l'exercice du tir : la confrérie des arbalétriers, celle des archers, celle des coulevriniers.

Cette dernière remplaça avec le temps la coulevrine par l'arquebuse, puis par le mousquet ;



mais toutes trois reçoivent encore en 1637 un subside de la commune et ce n'est qu'en 1659 qu'une ordonnance souveraine déclare le tir à l'arc « envieux et inutile ». Envieux, pas tellement, puisque qu'en 1627 les Anglais l'avaient employé avec succès au siège de La Rochelle ; inutile, pas davantage, puisque leurs archers, à deux cents mètres, tiraient plus vite et avec plus de précision qu'on ne le faisait au fusil à l'époque des guerres de Napoléon.

Ainsi les 43 Lausannois qui, le 29 avril 1691, fondèrent la *Noble Abbaye des Archers*, ne firent que maintenir une antique tradition et peut-être même reprendre la succession de la vieille confrérie.

La ville leur accorda peu après une subvention annuelle et approuva leurs règlements ; mais ils n'obtinrent que plus tard l'autorisation de LL. E.E. de Berne.

Au début l'organisation est toute militaire : la compagnie a un capitaine, un lieutenant, un enseigne et des sergents. Un boursier est chargé de gérer les fonds, des secrétaires tiennent les procès-verbaux.

C'était fort bien pour les cortèges et pour les tirs, mais insuffisant, paraît-il, pour les assemblées, car en 1750 « la Noble Abbaye convient d'établir six conseillers, desquels il y en aura deux qui changeront toutes les années en tirant